

# Opfer der Zwangsarbeit in Krofdorf-Gleiberg

## GEGEN DAS VERGESSEN

WÄHREND DES ZWEITEN WELTKRIEGES NAHM HITLERS TERRORREGIME MILLIONEN MENSCHEN GEFANGEN. NICHT ALLEIN SOLDATEN, SIE MUSSTEN IN DER INDUSTRIE UND IN DER LANDWIRTSCHAFT ARBEITEN, MEIST UNTER UNWÜRDIGEN BEDINGUNGEN. IN DEN SCHLIMMSTEN FÄLLEN SAHEN SIE IHRE HEIMAT NIE WIEDER. DARUNTER VIER – VON MEHR ALS 200 ZWANGSARBEITERN –, DIE IN KROFDORF-GLEIBERG EINGESETZT WAREN.

**MARIA LOGINOWA**, \*1929 IN ROSHDSTWENO BEI LENINGRAD, VON JUNI 1944 AN HILFSARBEITERIN BEI DÖNGES, UNTERGEBRACHT IN DER TURNHALLE KROFDORF, ERKRANKTE AN TBC UND KAM IN DIE HEILANSTALT NACH HADAMAR, WO SIE AM 6. SEPTEMBER 1944 ERMORDET WURDE.

IHR VATER **WASSILI LOGINOW** (\*1884) WAR EBENFALLS HILFSARBEITER BEI DÖNGES. NACH DER BEFREIUNG ENDE MÄRZ 1945 MUSSTE ER, VÖLLIG ENKRÄFTET, NACH GIESSEN INS KATH. SCHWESTERNHAUS GEBRACHT WERDEN, WO ER AM 6. APRIL STARB. SEIN GRAB BEFINDET SICH AUF DEM FRIEDHOF IN GIESSEN.

**ANDRÉ NOVELLA** (\*1912) AUS SÜDFRANKREICH KAM, NACH EINSATZ U.A. BEI DEN GAIL'GCHEN TONWERKEN IN GIESSEN, IM FEBRUAR 1943 NACH KROFDORF. NACHGEWIESEN SIND SEIN AUFENTHALT IM DÖNGES-LAGER, SEINE ÄRZTLICHE BEHANDLUNG BEI DR. SEIPP UND – BEI ENTLIEFERUNG INS LAZARETT TREYSA – SEIN EINSATZORT KROFDORF. ER STARB – GESUNDHEITLICH ZERBRÜTTET – AM 20. MÄRZ 1944 IM LAZARETT ZIEGENHAIN. SEINE STERBLICHEN ÜBERRESTE WURDEN NACH KRIEGSENDE NACH FRANKREICH UMGEBETTET.



HEIMATORT DES LANDWIRTS **EUGÈNE LEBRUN** (\*1902) WAR PERRIÈRES-DEAUFICEL. VERHEIRATET WAR ER IN COULOUVAY-BOISSENÂTRE IN DER NORMANDIE. ER KAM ENDE 1940 MIT DEM ARBEITSKOMMANDO 706 NACH WISSMAR UND WURDE HERNACH AUF MEHREREN KROFDORFER BAUERNHÖFEN EINGESETZT. SO BEI OTTO LAUTZ IN DER WIEGENSTRASSE UND BEI OTTO BECHTHOLD („SCHIEFFS“) IN DER HINTERGASSE/FOHNBACHTRASSE 18. DORT STÜRZTE ER AM 20. MÄRZ 1943 BEI DER ARBEIT IN DER SCHEUNE VOM HEUBODEN – MIT TRAGISCHEN FOLGEN: DR. SEIPP ÜBERWIES IHN MIT EINEM SCHÄDELBRUCH IN DAS LAZARETT NACH GIESSEN, WO ER EINE WOCHE SPÄTER SEINEN VERLETZUNGEN ERLAG. ZUNÄCHST WURDE ER AUF DEM ROTHBERG-FRIEDHOF IN GIESSEN BEIGESETZT, 1949 KAMEN SEINE GEBIERE IN SEINE NORMANNISCHE HEIMAT.

BEI DER ENTHÜLLUNG DIESER GEDENKTAFEL IM APRIL 2023 WAREN ETLICHE ANGEHÖRIGE VON EUGÈNE LEBRUN AUS FRANKREICH ZUGEGEN. DIE GRANITPLATTE, AUF DER DIESE INFORMATIONSTAFEL BEFESTIGT IST, STAMMT AUS DEN „CARRIÈRES DE MONTJOIE“ IN SAINT-MICHEL-DE-MONTJOIE IM DÉPARTEMENT MANCHE, EINEM DORF IN LEBRUNS UNMITTELBARER HEIMAT.

ZUR AUSFÜHRLICHEN PROJEKT-DOKUMENTATION [HTTP://WWW.STOLPERSTEINE-WETTENBERG.DE/ZWANGSARBEITER.HTML](http://www.stolpersteine-wettenberg.de/zwangsarbeiter.html)



1933–1945

Dieter Bender

version française

**Victimes du travail forcé à Krofdorf-Gleiberg**



# Victimes du travail forcé à Krofdorf-Gleiberg

## CONTRE L'OUBLI

PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE, LE RÉGIME DE TERREUR D'HITLER A CAPTURÉ DES MILLIONS DE PERSONNES, ET PAS SEULEMENT DES SOLDATS. ILS ONT DÛ TRAVAILLER DANS L'INDUSTRIE ET L'AGRICULTURE, LE PLUS SOUVENT DANS DES CONDITIONS INDIGNES. AU PIRE, ILS N'ONT JAMAIS REVU LEUR PAYS. PARMI EUX, QUATRE, SUR PLUS DE 200 TRAVAILLEURS FORCÉS, QUI ONT ÉTÉ EMPLOYÉS À KROFDORF-GLEIBERG.

**MARIA LOGINOWA**, NÉE EN 1929 À ROSHDESTWENO PRÈS DE LENINGRAD, OUVRIÈRE AUXILIAIRE CHEZ L'ENTREPRISE DONGES À PARTIR DE JUIN 1944, LOGÉE DANS LE GYMNASÉ DE KROFDORF, TOMBA MALADE DE LA TUBERCULOSE ET FUT ENVOYÉE AU « SANATORIUM » DE HADAMAR, OÙ ELLE FUT ASSASSINÉE LE 6 SEPTEMBRE 1944.

SON PÈRE **WASSILJ LOGINOW** (\* 1884) ÉTAIT ÉGALEMENT OUVRIER AUXILIAIRE CHEZ DONGES. APRÈS LA LIBÉRATION, FIN MARS 1945, IL A DÛ ÊTRE TRANSFÉRÉ, COMPLÈTEMENT AFFAIBLI, À LA HÔPITAL DES SŒURS CATHOLIQUES À GIessen, OÙ IL A DÉCÉDÉ LE 6 AVRIL. SA TOMBE SE TROUVE DANS LE CIMETIÈRE RODTBERG DE GIessen.

**ANDRÉ NOVELLA** (\* 1912), ORIGINAIRE DU SUD DE LA FRANCE, EST ARRIVÉ À KROFDORF EN FÉVRIER 1943 APRÈS AVOIR TRAVAILLÉ ENTRE AUTRES POUR L'USINE GAIL'SCHE TONWERKE À GIessen. IL EXISTE DES PREUVES SUR SON SÉJOUR DANS LE CAMP DE DONGES, SON TRAITEMENT MÉDICAL CHEZ LE DOCTEUR SEIPP ET – LORS DE SON ADMISSION AU LAZARETT TREYSA – SON LIEU D'AFFECTATION À KROFDORF. IL MOURAIT – DE SANTÉ FRAGILE – LE 20 MARS 1944 AU LAZARET À ZIEGENHAIN. SA DÉPOUILLE MORTELLE A ÉTÉ TRANSFÉRÉE EN FRANCE APRÈS LA FIN DE LA GUERRE.



LE LIEU D'ORIGINE DE L'AGRICULTEUR **EUGÈNE LEBRUN** (\* 1902) ÉTAIT PERRIÈRS-EN-BEAUFICEL. IL ÉTAIT MARIÉ À COULOUVRAY-BOISBENÂTRE EN NORMANDIE. IL EST ARRIVÉ FIN 1940 AVEC LE COMMANDO DE TRAVAIL 706 À WISSMAR ET FUT ENSUITE EMPLOYÉ SUR PLUSIEURS FERMES DE KROFDORF. AINSI CHEZ OTTO LAUTZ DANS LA WIESENSTRASSE ET CHEZ OTTO BECHTHOLD („SCHEFFS“) DANS LA HINTERGASSE / FOHNBACHSTRASSE 18. LE 20 MARS 1943, TRAVAILLANT DANS LA GRANGE, IL EST TOMBÉ DU GRENIER À FOIN – AVEC DES CONSÉQUENCES TRAGIQUES : LE DOCTEUR SEIPP L'ENVOYA À L'HÔPITAL À GIessen AVEC UNE FRACTURE DU CRÂNE, OÙ IL A SUCCOMBÉ À SES BLESSURES UNE SEMAINE PLUS TARD. IL FUT D'ABORD ENTERRÉ AU CIMETIÈRE RODTBERG À GIessen. PUIS EN 1949, SES OSSEMENTS ONT ÉTÉ RAPATRIÉS DANS SON PAYS D'ORIGINE NORMAND.

LORS DU DÉVOILEMENT DE CETTE PLAQUE COMMÉMORATIVE EN AVRIL 2023, DE NOMBREUX PROCHES D'EUGÈNE LEBRUN ÉTAIENT PRÉSENTS. LA PLAQUE DE GRANIT SUR LAQUELLE EST FIXÉE CETTE PLAQUE D'INFORMATION PROVIENT DES CARRIÈRES À SAINT-MICHEL-DE-MONTJOIE, UN VILLAGE SITUÉ DANS LA PATRIE IMMÉDIATE DE LEBRUN. - LA DOCUMENTATION DÉTAILLÉE DU PROJET [HTTP://WWW.STOLPERSTEINE-WETTENBERG.DE/ZWANGSARBEITER.HTML](http://www.stolpersteine-wettenberg.de/zwangsarbeiter.html) PEUT ÊTRE TROUVER SOUS LE CODE:QR1



1933 - 1945

Dieter Bender

Publié par l'initiative Stolpersteine à Wettenberg.  
Tous les droits, notamment de reproduction, sont détenus par l'auteur et  
nécessitent une autorisation écrite.

1ère édition avril 2023, Wettenberg.

# Préface

Cette brochure est destinée à accompagner la plaque commémorative qui a été installée le 23 avril 2023 sur la place de Sorgues à Krofdorf-Gleiberg. Au centre de notre mémoire se trouvent les personnes qui ont été déportées par les hitlériens-fascistes dans les villages de Wettenberg pendant la Seconde Guerre mondiale et qui sont mortes des suites du travail forcé.

Le contact avec les descendants d'Eugène Lebrun en France n'aurait pas été possible sans le soutien actif du de l'AFA (l'Association franco-allemande) de Wettenberg, et nous remercions ici chaleureusement Norbert Schmidt et les autres membres actifs. Sans les recherches de Mme Martine Besnehard en France, beaucoup de choses sur Lebrun seraient restées dans l'ombre - merci beaucoup! Un grand merci également à l'entreprise Schunk, qui a soutenu financièrement le projet de commémoration en tant que propriétaire actuel de Dönges, et à la commune de Wettenberg, qui a rendu possible la rencontre internationale pour cette commémoration. Un merci particulier aux descendants d'Eugène Lebrun qui ont participé à cette commémoration, en leur demandant pardon pour ce que la génération de mes pères a fait à leur ancêtre.

## Travailleurs forcés dans les villages de Wettenberg

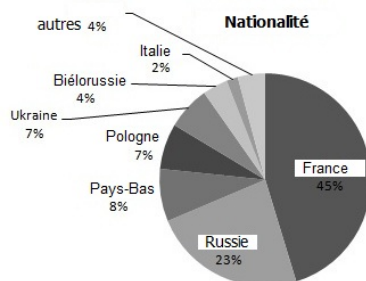
Dans les années 30 du 20e siècle, il n'y avait pas de gros agriculteurs avec des ouvriers agricoles employés à Krofdorf-Gleiberg, Wissmar ou Launsbach. L'agriculture servait en premier lieu à l'autosuffisance, souvent en complément d'autres formes d'activité professionnelle. Les premiers travailleurs forcés arrivèrent à Wettenberg au printemps 1940, après le début de la Seconde Guerre mondiale, et furent employés par de grands agriculteurs. Leurs lieux d'origine, pour autant que l'on sache, se trouvaient dans les régions occupées par la Wehrmacht, de sorte que l'on peut supposer que le volontariat ne jouait aucun rôle lors du recrutement et que ces personnes étaient déportées contre leur gré. Les premiers travailleurs forcés sont venus de Pologne et ont été employés dans les grandes fermes et pour des travaux communaux.

Avec l'avancée de la Wehrmacht, de plus en plus de travailleurs forcés d'Ukraine, de Biélorussie, de Russie et d'autres pays d'Europe de l'Est arrivèrent à Wettenberg. Des équipes de travail composées de prisonniers de guerre arrivèrent de France. Le nombre croissant de travailleurs forcés continua d'abord à être employé principalement dans l'agriculture. Mais ils furent aussi employés dans les foyers d'habitants plus aisés, comme les enseignants, les pharmaciens, les gardes forestiers, et surtout pour fournir des domestiques aux dignitaires nazis locaux. Avec l'établissement de l'entreprise Dönges, qui

fait aujourd'hui partie de Schunk, en tant qu'entreprise d'armement, de nombreux travailleurs forcés ont été employés. De nombreux travailleurs forcés, dont des spécialistes recrutés aux Pays-Bas, y ont été employés. Au début, certains se laissaient encore attirer par des promesses, mais au plus tard lorsqu'ils voulaient rentrer chez eux, le volontariat cessait.

Au total, près de 300 noms de travailleurs forcés pouvant être attribués à Wettenberg ont été retrouvés dans des archives. La plupart des sources consistent en des listes établies après la fin de la guerre à la demande de l'administration militaire américaine. Si l'on compare les données entre elles, des lacunes apparaissent, les noms et les lieux sont parfois écrits différemment, de sorte que l'on n'obtient qu'une image incomplète. Les dates de naissance, les lieux de naissance, la durée du séjour et les lieux d'affectation ne sont disponibles que pour une partie d'entre eux. Dans de nombreux cas, seuls le nom, le prénom et la nationalité sont connus, cette dernière étant parfois différente et ne pouvant être considérée comme correcte que sous réserve. Comme il n'y avait pas d'armées d'armement à Launsbach et à Wissmar, le nombre de travailleurs forcés y était nettement inférieur à celui de Krofdorf-Gleiberg. Les trois quarts des travailleurs forcés étaient des hommes, l'âge des personnes déportées allait de 3 à 64 ans.

En ce qui concerne la répartition des nationalités, il faut tenir compte du fait que la fluctuation était la plus importante chez les travailleurs forcés français, les commandos de travail étant plus souvent échangés. Pour les personnes originaires d'Union soviétique, les attributions aux différentes ethnies ne sont pas toujours significatives ; pour les Polonais, il faut tenir compte du fait que certains travailleurs forcés soviétiques se sont fait passer pour des Polonais lors de l'enregistrement après la libération. Les jeunes sont les plus susceptibles de rester. Les travailleurs forcés avaient peur de rentrer chez eux, car ils craignaient d'être considérés comme des collaborateurs.



Pourcentage de nationalité

## Prisonniers de guerre

Les premiers prisonniers de guerre à arriver à Wissmar en mai 1940 fut le commando de travail 396 du camp de Trutzhain (près de Ziegenhain). Des informations plus précises n'ont pas été retrouvées, car tous les documents

y ont été détruits avant la libération et les autres sources sont incomplètes. D'après le déroulement de la guerre, il devrait s'agir de Polonais, qui ont été remplacés par des commandos français dès juillet 1940. Dans un premier temps, les 21 Français furent logés à Wissmar dans l'ancienne école, puis dans la salle de l'auberge « Zum dicken Wilhelm » (Schanzenstrasse 22).



Prisonniers de guerre français à Wissmar devant « Zum dicken Wilhelm ».

A Krofdorf-Gleiberg, un camp de prisonniers de guerre français se trouvait depuis le 7 avril 1941 dans l'ancienne fabrique de cigares Georgi, dans la Wetzlarer Strasse. En novembre 1941, Dönges fit ériger deux baraques au nord de l'usine, dans lesquelles furent logés jusqu'à 31 prisonniers de guerre français ainsi que la salle de garde obligatoire. Les prisonniers de guerre étaient en principe logés dans des camps de regroupement surveillés.

## **Les enfants comme travailleurs forcés**

Parmi les travailleurs forcés de Wettenberg se trouvaient également des enfants et des adolescents. Dans les territoires de l'Est occupés, les nazis avaient réduit la scolarité obligatoire à quatre ans, de sorte que les enfants de dix ans étaient déjà considérés comme des travailleurs à part entière. À Krofdorf, cela

concernait dix enfants qui étaient employés comme ouvriers chez Dönges et dans l'agriculture. Quatre autres enfants, dont les plus jeunes n'avaient que trois ans, étaient laissés à eux-mêmes dans le camp, les enfants de sept et huit ans devant s'occuper des deux plus petits. Vingt et un autres jeunes de moins de 18 ans ont dû effectuer des travaux forcés chez Dönges, dans l'agriculture ou comme domestiques. De tous les témoins de l'époque, aucun n'a voulu se souvenir que des enfants avaient été emmenés au travail forcé - un signe évident de refoulement collectif.

## Entreprise d'armement Dönges

Ludwig Dönges, né en 1902, travaille jusqu'en 1932 comme ingénieur chez Schunk & Ebe à Heuchelheim, un fabricant de balais de charbon et de supports. Après son licenciement, ne trouvant pas d'emploi adéquat, il se met à son compte en créant une petite manufacture. En 1939, il fonda avec un associé, Ludwig Wehrum, une société en nom collectif (offene Handelsgesellschaft) et démarra à Krofdorf, dans un nouveau bâtiment, à la périphérie nord de la ville, d'abord avec neuf ouvriers et quatre employés. En 1941, Dönges, qui avait entre-temps rejoint le Parti national-socialiste des travailleurs allemands (NSDAP), connut une ascension fulgurante avec des commandes d'armement. L'entreprise fabriquait des accessoires pour les biens d'armement d'autres entreprises et était intégrée dans le "programme de développement de l'armement". "programme de chasseurs" du ministère de l'aviation du Reich.

Après sa transformation en GmbH (société à responsabilité limitée) le 1er janvier 1942, l'entreprise a connu une forte croissance en débauchant des employés d'autres entreprises et surtout en affectant et en utilisant des travailleurs forcés. En 1942, 20 prisonniers de guerre français faisaient déjà partie du personnel, et en 1943/44, 60 travailleurs forcés, pour la plupart originaires de Pologne et d'Union soviétique, vinrent s'ajouter à l'effectif. Jusqu'au début de l'année 1945, l'effectif est passé à 340 membres et le chiffre d'affaires a atteint près d'un million de Reichsmark.

Après la libération du fascisme, la poursuite de l'activité de Dönges fut tout d'abord interdite, car il s'agissait d'une entreprise d'armement et Dönges était nazi. A partir de novembre, l'entreprise continua à fonctionner sous la direction d'un administrateur, sans Dönges ; le personnel se réduisit à 65 ouvriers et 13 employés. Après la dénazification de Dönges - il fut finalement blanchi comme tant d'autres - Dönges revint. L'entreprise connut cependant rapidement des difficultés économiques et fut ensuite reprise par Schunk.

## Le logement des travailleurs forcés

Dans un premier temps, les travailleurs forcés civils étaient logés dans leurs lieux d'affectation dans les fermes, et les domestiques chez leurs patrons, où ils étaient également. Comme la plupart des paysans vivaient à l'étroit, il pouvait arriver que les travailleurs soient contraints de dormir dans des dortoirs. Cela signifiait également que les travailleurs forcés devaient dormir dans des quartiers de fortune lorsqu'il n'y avait pas de chambre disponible dans la maison.

Parmi les premiers Néerlandais recrutés pour travailler chez Dönges, quelques-uns ont été logés chez des particuliers. Plus tard, un logement collectif pour les travailleurs civils occidentaux a été installé dans la salle de l'auberge Abel dans la Hauptstrasse (où se trouve aujourd'hui la caisse d'épargne). A la fin de la guerre, 15 Néerlandais et 5 Italiens, qui travaillaient chez Dönges, y étaient logés.

Un camp pour 6 Ukrainiens et 6 Biélorusses a été installé dans le bâtiment annexe du 63 de la Hauptstrasse. Des Russes furent logés dans l'ancienne mairie de la Hauptstrasse/coin de la Inselstrasse (aujourd'hui musée local). A la libération, 13 travailleurs forcés de Dönges et 16 travailleuses forcées de Dönges y étaient logés. Un autre camp provisoire pour les Russes a été installé en 1944 dans le gymnase (aujourd'hui Kulturhalle) - ici, tout manquait, il n'y avait même pas de matelas, encore moins de lits. Dans les communications officielles, ce camp n'apparaît pas dans les archives, mais bien dans les dossiers de dénazification. En mars 1944, 15 travailleurs forcés russes et 13 travailleurs forcés sont arrivés à Krofdorf et y ont été logés, car les autres camps étaient pleins ; ils ont été employés, dont cinq enfants et trois adolescents, chez Dönges.

## Traitement des travailleurs forcés

La mémoire collective affirme que tous les travailleurs forcés dans l'agriculture « mangeaient à la même table » et considère cela comme une preuve que tout le monde se portait bien. On ne veut pas entendre parler d'enfants déportés, de travail pénible, d'accidents, de maladies, de mauvais traitements. Tout cela a existé : il y avait des travailleurs forcés que l'on traitait correctement - si l'on fait abstraction du fait qu'ils ont été déportés de leur pays vers l'étranger. Il y avait des nazis convaincus qui considéraient et traitaient « *leurs travailleurs étrangers* » comme des « *sous-hommes* ». Et ce n'était pas « *ailleurs* », cela existait partout, même dans les villages de Wettenberg, et cela a aussi laissé des traces, dans les archives.

Le facteur dominant dans le traitement des travailleurs forcés était le racisme, un point central de l'idéologie nazie. Un Russe avait moins de valeur qu'un Polonais, entre les deux se trouvaient encore les Ukrainiens et les Bié-



lorusses. Au-dessus, il y avait les Italiens, et en dessous de l'Aryen, il y avait juste la place pour le Français et le Néerlandais. Il va de soi que les femmes étaient inférieures aux hommes et que les enfants travailleurs forcés étaient livrés au pouvoir éducatif.

Les prisonniers de guerre avaient (du moins en théorie) un statut particulier, car ils auraient dû (en principe) être traités selon la Convention de Genève. Mais on ne s'y est pas tenu à la lettre et on les a aussi utilisés dans la production d'armement, chez Dönges par exemple : c'est une des raisons pour lesquelles les historiens comptent aussi les prisonniers de guerre d'Hitler parmi les travailleurs forcés.

Cette hiérarchie se retrouve aussi bien dans les quartiers que dans l'alimentation. Ainsi, les Néerlandais n'auraient en aucun cas été logés dans le gymnase de fortune imposé aux Russes nouvellement arrivés en 1944. Et le régime alimentaire des Russes chez Dönges était différent de celui des Français et encore plus de celui des travailleurs allemands. Les travailleurs forcés logés dans le camp devaient remettre tous leurs tickets de nourriture et ne recevaient en échange « rien d'autre que de l'eau et du chou », comme l'écrivit en janvier 1945 à Dönges Willem van Strien, un Néerlandais qui avait le droit de vivre en privé. Lors de la procédure de dénazification, il écrivit au sujet du pflxe collectif : « ...ont reçu une nourriture avec laquelle on n'aurait pas nourri du bétail ».

## Maltraitance

Chez les agriculteurs, les travailleurs forcés étaient en général mieux nourris, mais là aussi, des témoignages font état de mauvais traitements, qui n'étaient toutefois pas directement infligés par les agriculteurs à leurs travailleurs forcés. Il suffisait de se plaindre de son travailleur forcé auprès du policier du village pour que celui-ci s'en occupe et procède aux mauvais traitements. Comme par exemple sur le Russe Peter Baginski, comme l'a témoigné Michel Jarema, le seul travailleur forcé qui était resté à Krofdorf lors de la procédure de dénazification. Wegner, le policier du village, a reconnu au cours de la procédure qu'il avait « emmené Baginski à la mairie et qu'il l'avait aussi châtié physiquement, parce que même là, il était encore insolent avec moi ».

Les Russes du camp du gymnase étaient littéralement considérés comme du gibier. Des témoignages font état de passages à tabac dans le cadre de plusieurs procédures de dénazification. Ernst Leib (Storke Ernst) témoigne : « Les filles m'ont encore expliqué que le gymnase avait été bouclé et qu'elles avaient ensuite été livrées l'une après l'autre au bastonneur exécutant vers la sortie ». Michel Jarema témoigne : « Vers 1/2 11 heures, quelques hommes de Krofdorfer sont arrivés sans raison particulière, notamment Karl Bender.

Celui-ci aurait crié en russe qu'ils devaient tous s'arrêter et se tenir tranquilles. Ensuite, tous les Russes, quel que soit leur âge, homme ou femme, ont été envoyés dehors un par un, où ils ont été battus. Le chef de ceux qui auraient frappé aurait été Karl Bender. Dans le gymnase, il y a un couloir, puis un petit vestibule, où se seraient tenus deux autres personnes qui auraient à nouveau frappé les Russes ». Ces actions étaient convenues par téléphone (« Ce soir, on fait une autre rafle ») et ensuite, on faisait la fête dans l'établissement du beau-père de Karl Bender.

## Accidents

De nombreux accidents témoignent des conditions de travail, des mesures de protection insuffisantes et du manque d'équipement des travailleurs forcés. Voici quelques exemples de cas retrouvés, qui ne représentent que la pointe de l'iceberg.

Le travailleur forcé George Schubin, âgé de 16 ans, a été happé par un tronc lors du déchargement de bois long et a subi des blessures à la main ; lors du battage, il a été blessé au bras en coupant des gerbes. La travailleuse forcée Maria Makarowa, âgée de 18 ans, s'est prise la main dans une fraiseuse chez Dönges alors qu'elle devait continuer à effectuer des travaux de fraisage avec une main déjà bandée suite à une blessure précédente. Le travailleur forcé français Julien Couffignal a été victime d'un accident de labourage à Wissmar. Le Français Clemens Boyer a été victime d'un accident à Wissmar alors qu'il coupait du bois.

## Maladies

Parmi les listes établies dans le cadre de l'ordre dit des Alliés, on trouve également des listes de visites médicales qui permettent de se faire une idée incomplète des maladies des travailleurs forcés. Dans ces listes, on finit par trouver plus souvent des inscriptions « Libéré dans son pays » ou « Rapatriement », qui devraient alors, à partir de 1943, s'appeler « Assassiné à Hadamar » ou « Assassiné au camp de Pfaffenwald » ou faire référence à un décès inconnu. Pour tous les noms connus de travailleurs forcés qui étaient à Wettenberg, j'ai recherché de manière ciblée de telles traces et je suis parfois tombé sur des victimes de Lollar ou d'autres localités voisines. Parmi ces signalements, on finit par trouver une blessure à la tête du travailleur forcé russe de Launsbach, Lubow Poleschtschuk, pour laquelle aucune déclaration d'accident n'est trouvable.

Parmi les diagnostics les plus fréquents du conseiller médical (Sanitätsrat) Seipp, on trouve des rhumatismes, des rhumatismes du côlon et diverses ma-

ladies respiratoires. Les causes sont évidentes : un travail pénible accompagné de malnutrition et des conditions d'hébergement précaires.

## **Victimes du travail forcé**

Les listes des travailleurs forcés de Wettenberg ne finissent pas par faire état de victimes décédées parmi les travailleurs forcés. Les archives locales ne font pas non plus état de victimes. Les premières indications sur une victime décédée, je l'ai trouvé dans les dossiers de dénazification. Le procès de Ludwig Dönges n'avait pas seulement pour but de clarifier ses conséquences personnelles, mais aussi de déterminer qui devait avoir le droit de parole à l'avenir dans l'entreprise Dönges. Dans le cadre de cette procédure, Christian Steiss, directeur d'usine chez Dönges, a rapporté à l'accusateur la déportation d'une travailleuse forcée à Hadamar. Cela lui valut une procédure pénale et n'eut aucune conséquence pour Dönges. Les listes de Hadamar mentionnaient le décès de la travailleuse forcée, mais sans aucun lien avec le lieu d'affectation, comme dans la grande majorité de ces cas.

Les recherches ultérieures sur tous les noms connus de travailleurs forcés des villages de Wettenberg ont ensuite permis de découvrir trois autres victimes.

### **Maria Loginowa**

Maria Loginowa est née le 29 mars 1929 à Rozhdestveno, district de Gatchina (anciennement Krasnogwardeisk), près de Leningrad. Début 1944, à l'âge de 14 ans, elle a été déportée en Allemagne avec sa sœur aînée Antonina et ses parents et est arrivée à Krofdorf-Gleiberg en mars 1944. Avec eux, 28 nouveaux travailleurs forcés sont arrivés pour Dönges, presque tous originaires de la région de Leningrad, dont cinq enfants de moins de 14 ans.

Comme le « camp russe » de l'ancienne mairie ne disposait plus d'une capacité d'accueil suffisante, on installa un camp supplémentaire de fortune dans le gymnase pour y loger les nouveaux arrivants. Le camp était dépourvu du strict nécessaire et, comme il n'y avait même pas de lits, les gens devaient dormir sur la paille, à même le sol. Comme tous les jeunes travailleurs forcés de Dönges, Maria a été affectée à l'atelier d'estampage.

Après qu'elle se soit déclarée malade le 16 août, le conseiller médical (Sanitätsrat) Seipp l'a envoyée à Wetzlar le 18 août chez le médecin du district pour un « examen de contrôle », qui voit une ombre sur les poumons et pose le diagnostic de TBC. Le 5 septembre, alors qu'un ouvrier de Dönges devait l'emmener à Hadamar, elle refusa de se lever, comme si elle avait pressenti ce qui l'attendait. Le lendemain, elle a été emmenée à Hadamar avec l'aide de la police. Lorsque sa sœur aînée Antonina veut lui rendre visite, Dönges écrit le

18 septembre à l'établissement d'Hadamar, qui répond le 20 septembre que les visites ne sont pas possibles dans le service d'isolement. A la même date, une autre lettre indiquait que Maria Loginowa était déjà décédée le 12 septembre.

Depuis fin juillet 1944, plus de 600 travailleurs forcés qui n'étaient plus aptes au travail en raison de la tuberculose ou d'autres maladies ont été assassinés à l'asile régional d'Hadamar. Maria Loginowa est l'une d'entre elles, le certificat de décès indique comme cause de la mort « maladie mentale et grippe intestinale ». Ces personnes assassinées étaient pour la plupart originaires de Hesse et on peut supposer qu'il existait encore d'autres homicides de ce type, dans lesquels les travailleurs forcés étaient tués en cas d'incapacité de travail.

Lors du procès devant le tribunal militaire de Wiesbaden, qui s'est déroulé du 8 au 15 octobre 1945 et qui portait sur les meurtres, les auteurs n'ont pas nié les faits. Il ressort des déclarations que les victimes étaient tuées par injection dès leur arrivée, que les certificats de décès étaient ensuite rédigés plusieurs jours plus tard et que tant la date que la cause de la mort étaient falsifiées afin de dissimuler les actes. Le directeur administratif et deux pfeurs ont été condamnés à mort et exécutés, tandis que le médecin principal, Adolf Wahlmann, a été condamné à la prison à vie en raison de son âge.

Lors d'un autre procès Hadamar à Francfort, Wahlmann fut condamné à mort en 1947 pour 900 meurtres. Lors de la procédure de révision, la peine fut confirmée, mais l'accusation fut réduite à l'incitation au meurtre. Après l'entrée en vigueur de la Loi fondamentale, la peine de mort a été abolie et le jugement a été modifié en prison à vie. En 1952, Wahlmann a été transféré de la prison américaine de Landsberg à une prison allemande, puis libéré en octobre 1953.

Il est également significatif que le maire Mandler ait attesté le 27 décembre 1948 dans une liste que Maria Loginowa avait séjourné à Krofdorf-Gleiberg du 24 mai 1944 au 1er mai 1945. Il est totalement impensable que la disparition de Maria et son sort dans le village aient pu passer inaperçus. Adolf Mandler était un antifasciste avéré, mais aussi un habitant de Krofdorf qui ne voulait pas que « son Krofdorf » apparaisse sous un mauvais jour.

La tentative de trouver des traces dans la patrie de la famille Loginow par l'intermédiaire de la directrice du bureau de l'entretien des sépultures de guerre et du travail de mémoire de l'ambassade russe, Madame Olga Titkova, n'a malheureusement pas abouti.

## **Wassili Loginow**

Selon les documents disponibles, Wassili Loginow est né le 5 avril 1884 à Leningrad. Il était marié à Tatiana Loginowa, de trois ans et demi sa cadette, et a été déporté avec ses deux filles Antonia et Maria pour le travail forcé chez

Dönges. On ne sait pas s'il y avait d'autres enfants ni les conditions de vie plus proches. La famille vivait à Rozhdest-veno, à 80 km au sud de Leningrad, sur la route principale menant à Pskov. Cette route traversait une région peu peuplée de partisans, où plusieurs villages ont été brûlés par la Wehrmacht et leurs habitants déportés en Allemagne pour y être soumis au travail forcé. La famille Kartaschow, composée de quatre personnes, déportée avec eux, était originaire du même endroit que les Loginows et la famille Sujew, composée de six personnes, de Poshegowo, l'une des localités exterminées.

Wassili, âgé de 60 ans, faisait partie des plus anciens travailleurs forcés chez Dönges. Dönges et était griffé par sa santé. Ainsi, en juillet-août 1944, il a été soigné par le Dr Feucht à l'hôpital Kaiserin-Auguste-Victoria à Ehringshausen - Plus précisément : dans un baraquement pour 24 étrangers et travailleurs de l'Est devant l'hôpital - en traitement. Le diagnostic était le suivant : « Phlégon du pied. Amputation des orteils ». Le 28.2.1945, il a été soigné par le conseiller médical (Sanitätsrat) Dr. Seipp à Krofdorf pour « faiblesse ». Le 31 mars 1945, après que les Américains eurent mis fin au régime nazi à Krofdorf, il fut finalement transféré à l'hôpital Saint-Joseph de Giessen.

Wazili Loginow n'a survécu que quelques jours à la libération du travail forcé. Il est décédé le 6 avril 1945 à la maison des sœurs catholiques de Giessen et a été enterré au nouveau cimetière de Giessen. Les causes du décès ne sont pas claires : l'acte de décès du 9 avril 1945 du bureau de l'état civil de Giessen mentionne un cancer de l'estomac, une pneumonie, dans une liste du 21 février 1949, le bureau de l'état civil de Giessen indique « en son âme et conscience [...] Lg. Etzdg. », un jour plus tard, l'état civil inscrit sur une liste un cancer de l'estomac, qui réapparaît ensuite sur diverses listes, et la paroisse catholique de Giessen certifie le 28 mars 1950 : « tué par l'attaque aérienne le 6 avril 1945 » - comme si plus d'une semaine après la libération de Giessen par les Américains, il pouvait encore y avoir des bombardements.

Sa tombe se trouve au « Nouveau cimetière » de Giessen, sa plaque funéraire indique une fausse date de naissance et la fausse nationalité polonaise.

## **André Novella**

André Novella est né le 27 novembre 1912 à Conakry, dans ce qui était alors la colonie française des Rivières du Sud. Son lieu de résidence est la Corse, la dernière adresse connue de son épouse Bertha était Marseille, au 8, rue Montbreton, et il exerçait la profession de comptable.

Le lieu et la date de sa capture ne sont pas connus, mais on peut supposer qu'il a été déporté de France directement à Ziegenhain, au Stammlager IXa. Sa première affectation connue en tant que travailleur forcé a ensuite été à Steinheim am Main, où il a effectué des travaux forcés à partir du 11 août

1940. De mars 1941 au 8.8.1942, il a effectué du travail forcé dans l'usine d'argile de Gail (Gail'schen Tonwerke) à Giessen.

Le prochain lieu d'affectation connu était ensuite Krofdorf. La date et le lieu exacts de son affectation ne sont pas indiqués. Le plus probable est Dönges ; à l'époque, les prisonniers de guerre étaient tous logés dans le camp de Dönges et seuls quelques-uns étaient affectés à des paysans. Le 5 février 1943, Novella apparaît pour la première fois sur les listes d'après-guerre du service de santé de Wetzlar, où il est soigné par le conseiller médical (Sanitätsrat) Seipp pour un catarrhe gastrique. D'autres inscriptions suivent pour un catarrhe pulmonaire (12-28 juin 1943), de l'eczéma (27-30 août 1943) et une sténose de l'urètre (6 septembre 1943).

Sur une liste du service de santé de Ziegenhain figure un séjour au Lazarett de Treysa. L'adresse indiquée au moment du traitement est Krofdorf, ce qui signifie que Novella était encore inscrite au camp de Dönges. La durée du traitement est inscrite du 9 février au 17 mars 44, le diagnostic est une érythrose faciale.

Selon l'acte de décès, André Novella est décédé le 20 mars 1944 au Lazarett à Ziegenhain, la rosacée faciale a été inscrite comme cause du décès, il n'a vécu que 31 ans. Il a été enterré au cimetière I du camp de Ziegenhain. Son corps a été exhumé par les Français le 25 mai 1949 et enterré dans sa patrie.

## Eugène Lebrun

Le Français Eugène Lebrun est né le 5 août 1902 à Perriers-en-Beauficel, un petit village du département français de la Manche, en Normandie. Il vivait avec sa femme Gabrielle et sa famille dans le petit village de Coulouvray-Boisbenâtre, à quelques kilomètres de là. Les documents d'archives indiquent qu'il exerçait la profession d'agriculteur et c'est sans doute pour cette raison qu'il était encore employé dans l'agriculture lorsque la plupart des travailleurs forcés français devaient travailler chez Dönges.

On ne sait pas exactement quand il a été fait prisonnier de guerre. En juillet 1940, le commando de travail (Arbeitskommando) 706 est arrivé à Wissmar avec des prisonniers de guerre français. Nous ne disposons que de listes incomplètes de noms de postes d'affectation. En juin 1941, Lebrun était en tout cas déjà affecté à Krof-



Eugène Lebrun

dorf chez Otto Lautz dans la Wiesenstrasse. A cette époque, le commando de travail (Arbeitskommando) 706 était engagé à Krofdorf et à Wissmar dans l'économie rurale et auprès de la commune. Fin octobre 1941, Lebrun était soigné par le conseiller médical (Sanitätsrat) Seipp pour un catarrhe.

Par la suite, Lebrun a fait partie des du commandement d'intervention (Einsatzkommando) stationnés à Krofdorf et a d'abord été employé chez différents agriculteurs, puis chez Otto Bechthold, au 18 de l'actuelle Fohnbachstrasse. Le samedi 20 mars 1943, à 17 heures, il a été victime d'un accident et est tombé dans la grange. du grenier à foin. Le conseiller médical Seipp a diagnostiqué une fracture du crâne. Le blessé a été transporté à l'hôpital de réserve de Giessen, où il est décédé dans la nuit du 26 au 27 mars.

Il fut ensuite enterré le 31 mars 1943, tout d'abord dans le nouveau cimetière de Giessen, dans le cimetière III E, où se trouvent encore aujourd'hui les tombes de guerre des travailleurs forcés et des morts étrangers. Après la guerre, les 23 morts français ont été exhumés, transférés en France et inhumés dans leur pays d'origine. Aujourd'hui, plus rien dans le champ de tombes de Giessen ne rappelle Eugène Lebrun et les 22 autres travailleurs forcés français qui y étaient enterrés.

A Krofdorf, son destin était tombé dans l'oubli et rien ne rappelait le travailleur forcé Eugène Lebrun qui avait trouvé la mort. Voilà les maigres traces que l'on trouve dans les archives.

Comme le lieu de naissance et le lieu de résidence sont tous deux de petits villages et que Lebrun était marié, la recherche de traces a été étendue à la famille d'Eugène. Ce qui a échoué pour Maria Loginowa en raison du manque de soutien, a réussi ici grâce au soutien actif de l'AFA de Wettenberg. Il a non seulement été possible de financer des proches, mais aussi de trouver un soutien actif en France grâce à Mme Martine Besnehard, qui a établi des contacts avec les proches et poursuivi les recherches en France.

Il ressort d'un certificat de bonne conduite de l'armée française que Lebrun n'était pas la première fois en Allemagne en 1940. En 1923, à l'époque de l'occupation, il était déjà venu une fois en tant que jeune soldat de l'armée française à Wiesbaden. Le 27 octobre 1928, il épousa Gabrielle Reffuveille.



Gabrielle, Odette, Marie und Raymond

Ils eurent trois filles et exploitèrent une ferme, en dernier lieu à Coulouvray-Boisbenâtre. Le 2 mars 1940, Lebrun a été mobilisé dans l'armée. Le lieu et la date de sa capture n'ont pas pu être déterminés.

Deux lettres adressées à sa femme Gabrielle, qui se trouvaient encore en possession de la famille, fournissent des informations importantes sur le déroulement de son accident.

Le 21 mars 1943, le lendemain de l'incident tragique, le prisonnier de guerre Raymond Petit, prisonnier de guerre français, qui faisait partie avec Lebrun du commando de travail 1766, logé dans le camp de DöngesDönges, écrit qu'Eugène est tombé pendant son travail dans la grange et qu'il s'est cassé le bras. Un léger coup à la tête avait nécessité son transport à l'hôpital et ils espéraient que cela n'aurait pas de conséquences graves. Si la situation devait s'aggraver, voire devenir mortelle, il préviendrait immédiatement sa famille.



Eugène und Gabrielle

La lettre de Raymond Petit annonçant le décès ne comporte pas de date. Elle contient un récit révélateur du déroulement de l'accident : Le samedi 20 mars, vers 17 heures, Lebrun est entré dans la grange pour y ramasser de la paille ; il portait des sabots ; il a glissé et est tombé sur une poutre, puis à terre, où il s'est probablement fracturé le crâne. Il raconte ensuite la cérémonie funèbre à Giessen, les honneurs militaires et les couronnes de l'armée allemande, du commando de travail de Krofdorf, du commando de travail voisin (probablement de Wissmar) et de l'employeur (Bechthold).

Pour ce qui est des circonstances de l'accident, il faut savoir comment se déroulait la vie dans une grange de Krofdorf à cette époque. Dans la grange de mes grands-parents, dans laquelle je grimpais quand j'étais enfant, il y avait une moitié d'étable et

l'autre moitié d'aire de battage. L'étable avait une hauteur d'étagé, l'aire de battage était deux fois plus haute. Au-dessus de l'étable se trouvait le premier grenier à foin, au-dessus de l'aire de battage, le premier grenier à paille, puis d'autres greniers décalés. Au milieu, il y avait une échelle verticale fixe qui



montait jusqu'au toitfirste, à 9 bons mètres de hauteur. L'échelle était fixée sur les planchers du côté de l'étable. Du côté de la toiture, il y avait une goutte d'évacuation d'un peu moins d'un mètre de large.

Pour accéder à un grenier à foin, il fallait monter l'échelle verticale, puis contourner l'échelle par le côté pour atteindre le sol et revenir sur ses pas. Pour accéder à un grenier à paille, il fallait monter l'échelle, puis faire un pas courageux ou un saut par-dessus le puits pour atteindre le grenier à paille ; au retour, il fallait faire un saut ou un pas pour atteindre l'échelle.

Quel que soit l'endroit où l'on voulait monter, les sabots étaient totalement inadaptés à ce type d'exercice et n'étaient donc pas courants sous nos latitudes. Les chaussures en cuir étaient réservées à la population locale, pour autant que les besoins de l'armée en laissaient, les Français et les travailleurs forcés occidentaux recevaient des sabots et les travailleurs de l'Est des jambières. Les mesures de protection les plus simples pour les travailleurs forcés n'ont pas été prises et un grand nombre d'accidents, dont celui d'Eugène Lebrun, en sont la cause. Les Français étaient certes mieux lotis que les travailleurs de l'Est, mais la travailleuse forcée française Germaine Durocher, qui travaillait chez Bänninger à Giessen, a elle aussi été tuée à Hadamar lorsqu'elle a contracté la tuberculose.